

Midi Libre

Midi Libre - 30 octobre 2008

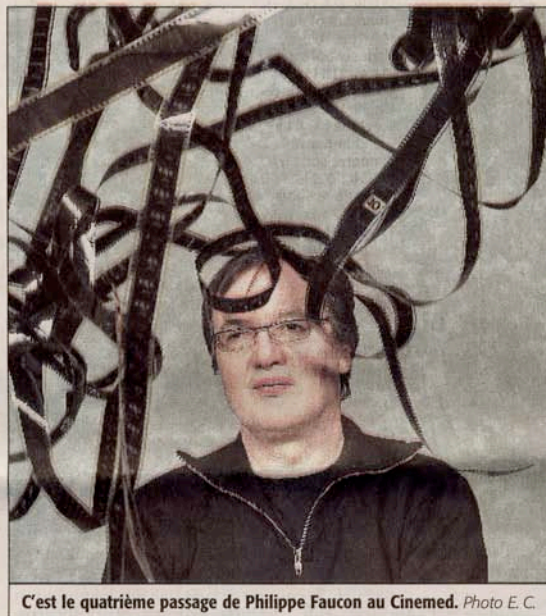


CINEMED

→ Philippe Faucon fait l'objet au festival d'un hommage très complet

« Une rétrospective de son œuvre à 50 ans, c'est bien, non ? J'en suis ravi en tout cas. » Jusqu'à dimanche, on peut voir, au Cinemed, l'intégralité des courts et longs métrages que Philippe Faucon a produits et réalisés au cours des vingt dernières années. « C'est très étonnant de voir ainsi rassemblé tout ce qu'on a fait, poursuit le réalisateur. Il y a certaines choses que je regrette, d'autres que je continue d'aimer en leur trouvant pourtant des maladresses. C'est en tout cas intéressant de revenir comme ça sur le passé, chose qu'on n'a pas toujours le temps de faire. Intéressant y compris pour l'avenir. »

De *L'amour* (prix Perspective du cinéma français au Festival de Cannes 1990) à sa comédie amène et profonde *Dans la vie* (2007), en passant par *La trahison* (2005), son film courageux et honnête sur la guerre d'Algérie, cet hommage dessine le portrait



C'est le quatrième passage de Philippe Faucon au Cinemed. Photo E. C.

d'un artiste juste, élégant, sensible à l'autre. Mieux : attentif. « *Le terme me convient, confie Philippe Faucon. C'est, me semble-t-il, la fonction première d'un cinéaste que d'être attentif. Attentif au monde, à ce qu'il regarde,*

et attentif dans la façon dont il en rend compte, à ce qu'il filme. » Et d'avouer que cette rétrospective arrivant pile pour son demi-siècle vaut sans doute symbole d'un cap par lui franchi : « *Comme disait Godard, j'ai l'impression*

que je vais bientôt faire mon deuxième premier film... »

Mais ce cinéaste arrivé à maturité, Français né à Oujda (Maroc), est également un vrai auteur de la Méditerranée dans son acception géographique la plus large. « *Le fait que la ville où je suis né soit une ville frontière incite à en chercher un écho dans mes films. S'il y en a un, je ne crois pas qu'il soit conscient... Le fait que j'ai une relation forte avec la culture méditerranéenne et que celle-ci, au travers notamment de l'immigration, pose une question très actuelle : aujourd'hui, les cultures ne peuvent plus faire autrement que se rencontrer et s'interpénétrer.* »

Et si la question est de savoir comment ces cultures pourraient se métisser harmonieusement, le Cinemed est une réponse en soi. Logique que Philippe Faucon, en plus de son hommage, en soit, cette année, aussi membre du jury pour l'Antigone d'or. ●

Jérémy BERNÉDE

► Table ronde publique avec Philippe Faucon à 18 h, espace Joffre, au Corum. Accès libre.

"Out of coverage" et "Change" : à toute vitesse

Un des reproches le plus souvent faits aux cinémas de la Méditerranée est leur prétendue lenteur. Une qualité en vérité (relire *L'éloge* de Carl Honoré) et plus que jamais aujourd'hui que l'on confond

action et agitation, vitesse et précipitation. Mais bon, admettons que la lenteur soit... un frein et réfutons *fissa* la critique avec deux films en compétition officielle pour l'Antigone d'or : *Out of coverage* et *Change*.

Réalisé par le Syrien Abdelatif Abdelhamid, le premier suit le quotidien vif d'Amer qui galope constamment entre sa femme et son fils d'un côté, et l'épouse et la fille de son meilleur ami emprisonné qu'il a promis d'aider en tout. Il n'a pas une seconde de répit mais ça lui va, il est heu-

reux. Sauf que son ami mourrait bientôt revenir... Menée tambour battant, souvent drôle, attachante et joliment troussée, cette chronique sociale est d'autant plus réjouissante qu'elle dessine, l'air de rien, un portrait étonnant de la ville de Damas : moderne (ah, les portables !) et surtout charnel (celui qui a dit « *Ah, les femmes* » sort !).

Tout aussi contemporain, *Change* est le premier film d'un chef opérateur roumain de 70 ans, Nicolae Marginea-nu. Quelle jeunesse pourtant ! Avec une précision do-

documentaire qui n'exclut pas la fantaisie ni l'empathie, il filme la dérive d'un chômeur qui part à Bucarest changer en dollars la totalité de sa maigre fortune dans la perspective d'émigrer avec sa famille en Australie. Il se fait rouler, se retrouve à la rue et s'abandonne vite à l'escroquerie pour regagner son argent. Débuté comme un Ken Loach, viré *Le voleur de bicyclette*, *Change* révèle lentement sa véritable dimension de conte vivifiant mais cinglant. Passionnant ! ●

Safy Boutella : « La musique de film est un art appliqué »

ENTRETIEN

→ Le compositeur donne un concert demain soir au Corum de Montpellier

Quelles sont vos influences ?

D'abord la musique orientale et le répertoire classique. J'ai grandi avec Beethoven, Mozart avant de continuer vers les compositeurs français comme Ravel, Debussy, Fauré... Tout ça m'a formé. J'ai aussi beaucoup aimé les années 1970 et tous les mélanges de cette époque : le jazz dans le rock, le rock dans la pop. Ma musique est venue naturellement de tout ça.

Comment avez-vous approché le monde du cinéma ?

Lors de mes études musicales à Boston, aux Etats-Unis, j'ai compris que mon futur métier allait être "rude", surtout au début. Du coup, très amoureux de cinéma, je me suis dit : pourquoi ne pas créer sur cette base-là en passant d'un film à un concert puis d'un concert à un documentaire ? Cette démarche me nourrit. La musique de film est un art appliqué. Illustrer musicalement une comédie ou un dra-



Safy Boutella est un véritable musicien "de" cinéma. Ph D.R

mé est un exercice qui marque ensuite les compositions plus libres.

Comment travaillez-vous pour le cinéma ?

Pendant longtemps j'ai abordé mon travail de différentes manières. Aujourd'hui je préfère composer à partir des images. Le scénario permet de se faire une idée mais ce n'est jamais vraiment ce que l'on retrouve à l'écran. Une visite sur le plateau peut aussi être utile. Néanmoins, le "béton" reste toujours l'image, même pas encore montée. Je

vois la musique comme un renforcement de l'émotion. Parfois elle peut aussi donner, souligner, ce que l'image n'a pas dit. J'ai toujours le sentiment d'aider le film à prendre sa véritable forme avec mes compositions.

Avez-vous des préférences sur les styles de films à illustrer musicalement ?

Non, tant que le film n'est pas stupide, incongru ou vraiment très mal fait je peux accepter. Même si j'ai une préférence assez nette pour les drames sombres et violents.

Comment s'est fait le choix des compositions de votre concert de Montpellier ?

Difficilement car j'ai envie de tout jouer ! C'est donc un vaste éventail de 18 à 20 morceaux d'œuvres composées pour des films (*Salut cousin ! le gone du Chaaba, Little Sénégal...*). Nous serons une vingtaine de musiciens sur scène dont dix cordes et deux chanteuses.

La scénographie prévoit aussi des projections...

Tout à fait et c'est une première pour moi. L'exercice reste compliqué car on ne sait jamais si les spectateurs sont plus attentifs aux images ou à ce qui se passe sur scène. Les images projetées seront des montages d'extraits. Ça devrait être bien. On verra les réactions du public.

Vous connaissiez le festival ?

J'y suis venu l'an passé pour une table ronde sur la musique de films. J'ai adoré à la fois la ville et l'accueil de l'équipe d'organisation. Un bon esprit circule.

Recueilli par Frédéric MAYET

► Concert demain à 20 h 30 Opéra Berlioz, Corum de Montpellier. 20 et 16 €. Rens : 04 99 13 73 73.

Mesrine fait l'événement du festival de Montpellier

RAPPEL

→ Le deuxième volet de "Mesrine" a été projeté mardi au festival du cinéma méditerranéen de Montpellier

Évacuations d'emblée la question qui fâche (pas tant que ça) : oui, les liens que l'on pourra nouer entre *L'ennemi public numéro 1*, ainsi qu'est sous-titrée la deuxième partie de l'ambitieux projet Mesrine, et la production cinématographique du pourtour méditerranéen s'avèrent particulièrement ténus.

Mais nous, pas plus que les 2 000 spectateurs qui garnissaient mardi soir la salle de l'opéra Berlioz du Corum, ne ferons la fine bouche plus que ça. Car en présentant le film trois semaines avant sa sortie nationale (le 19 novembre) et six petits jours après la sortie du premier opus, le festival du cinéma méditerranéen de Montpellier s'est offert un bel événement : la toute première avant-première du film organisée en France à l'attention du grand public.

Et le public du Cinemed (renforcé avant-hier par nombre de spectateurs qui en ont profité pour découvrir ce rendez-vous cinéphile, autre point positif de la soirée) a favorablement accueilli la proposition : ovation avant la projection, applaudissements nourris la lumière revenue. Mais hors caractère événe-

mentiel de la séance, le film de Jean-François Richet mérite cet enthousiasme pour ce qu'il est avant tout :

une belle réussite, du haut de gamme dans la catégorie film français à (très) gros budget, un portrait coup de poing, implacable dans la forme et intelligent dans son propos, d'une figure du crime aussi charismatique qu'insupportablement égo-centrique. Et qui ménage même quelques instants de comédie que l'on ne trouvait pas dans un premier volet dont il se démarque de façon assez étonnante.

Il serait injuste de ne pas mentionner la performance de Vincent Cassel, atout majeur du film, crédible sous n'importe quel aspect de la personnalité de Mesrine, et portant son jeu à un tel degré d'incandescence qu'il n'est pas sans rappeler le Depardieu des années 1980. L'an passé, à l'issue de la projection de *La graine et le mulet*, en cette même salle et en avant-première itou, on avait parié qu'Hafsia Herzi, époustouflante révélation, décrocherait le César du meilleur espoir. Qu'elle obtint. Cette année, on misera une pièce sur un César du meilleur acteur pour Vincent Cassel. Et on tient *in fine* notre lien entre Mesrine et le festival montpelliérain. ●

Vincent COSTE

